

l'Avant-Scène
bi-mensuel n° 351 15 février 1966

LE MAL DE TEST

IRA WALLACH
ALBERT HUSSON

THEATRE



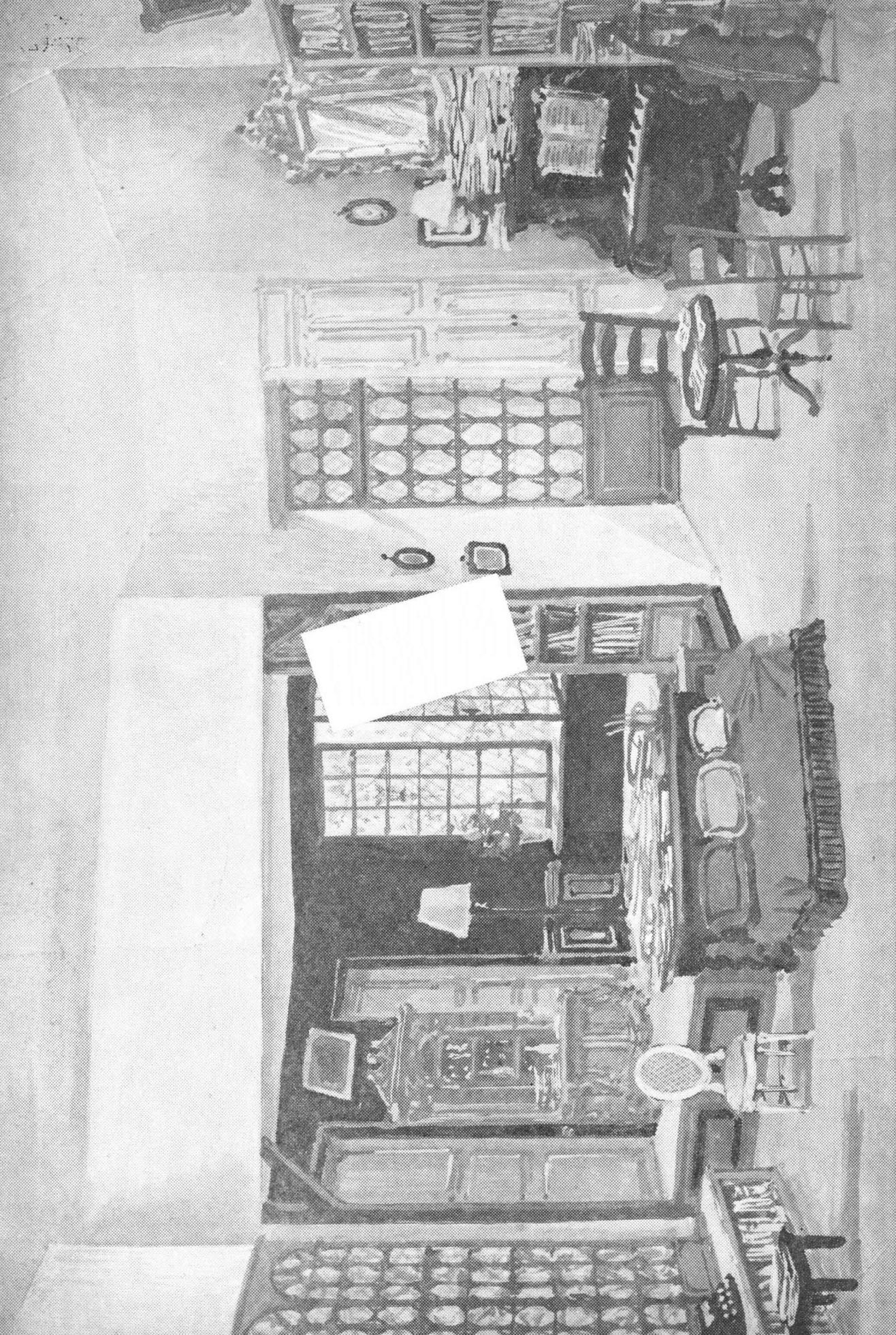
l'Avant-Scène
bi-mensuel n° 351 15 février 1966

LE MAL DE TEST

IRA WALLACH
ALBERT HUSSON

THEATRE







Marie Daems, Pierre Dux.

MARIANNE : Ecoute-moi, Augustin, tu vas faire une boulette énorme ! (Acte I).



Pierre Dux, Béatrice Bretty

AUGUSTIN : Une Ferrari !

EMMA (excitée) : Oui ! La quatre litres et demi ! (Acte I).

←
Maquette du décor
de Jean-Denis Malclès

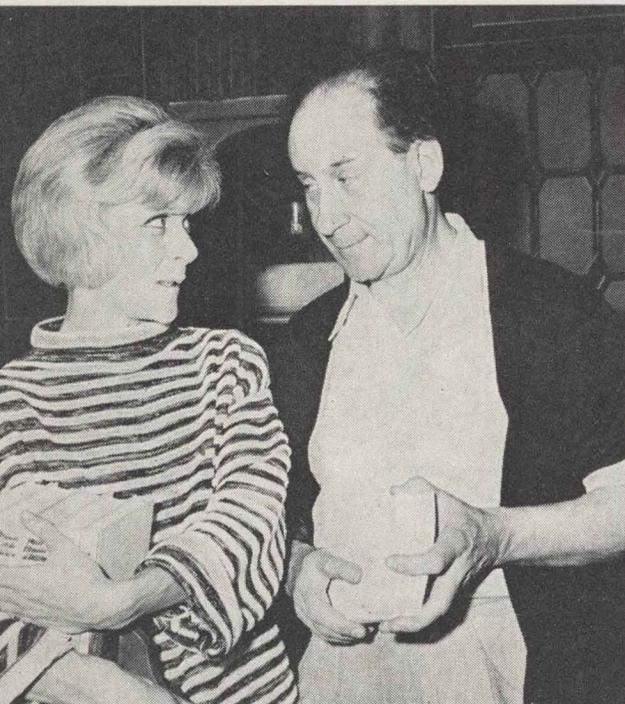
LE MAL DE TEST

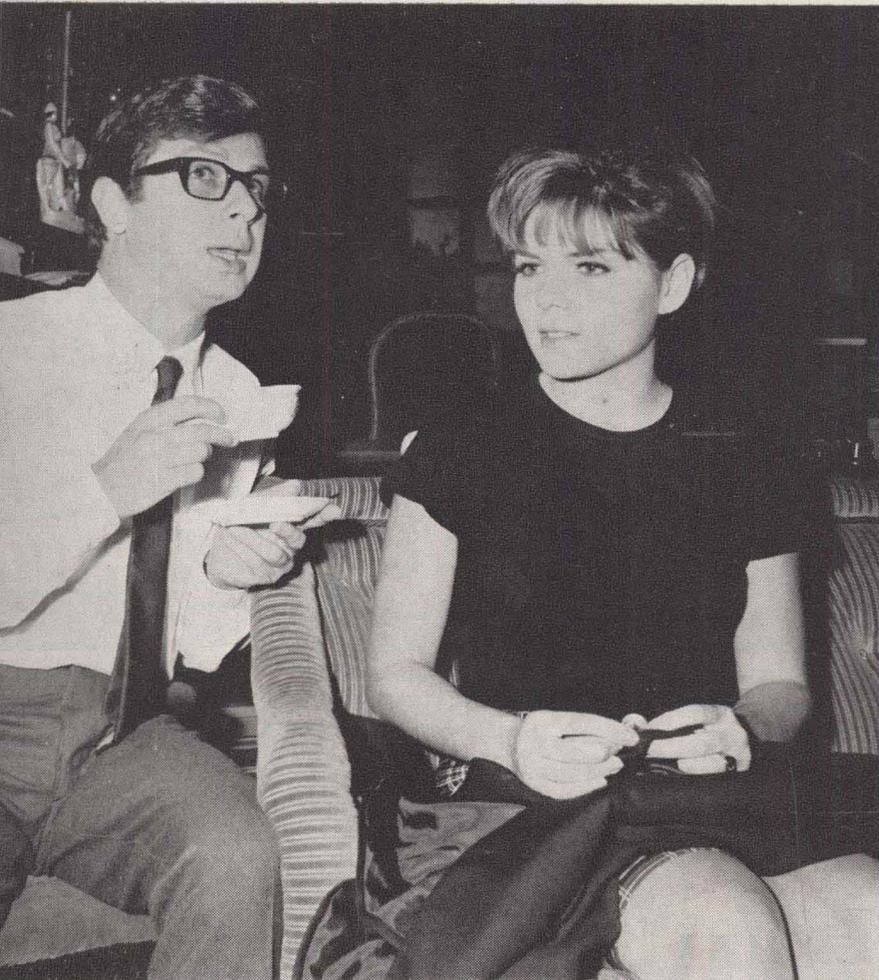
Eléonore Hirt, Pierre Dux.

CÉLIA : Attention ! Augustin, il va peut-être nous demander de changer de vie (Acte I).

Marie Daems, Michel Lonsdale.

MARIANNE : J'ai peur que vous soyez intelligent (Acte I).





Guy Michel, Catherine Clarence.
CATHERINE : Tu n'as pas envie
d'avoir une surprise de temps
en temps ? (*Acte II*).

Catherine Clarence, Eléonore Hirt,
Pierre Dux.

CÉLIA : Sur quoi porte ce ques-
tionnaire ?

AUGUSTIN : Sur rien. C'est fan-
tastique (*Acte II*).

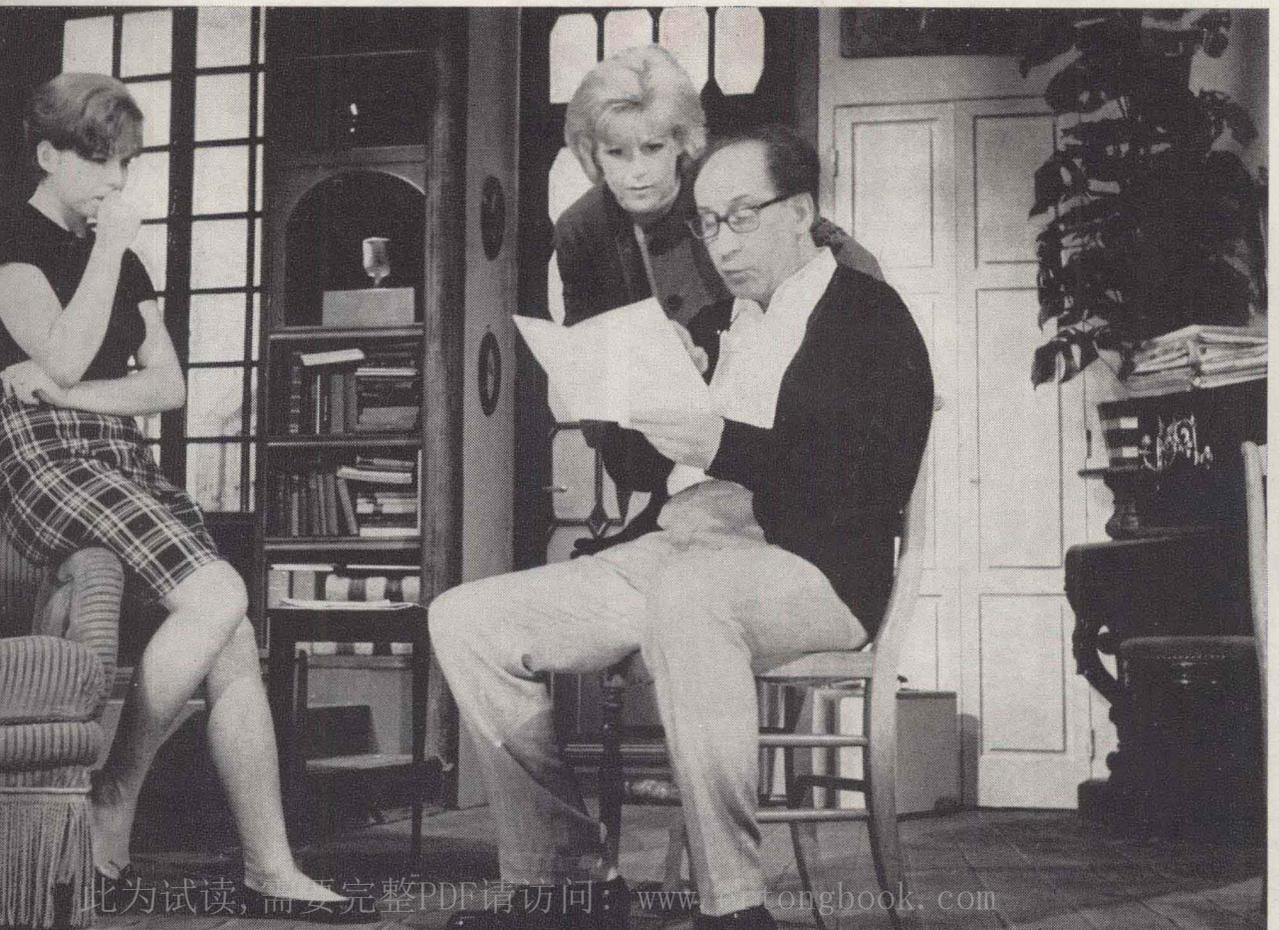
Page suivante :

Eléonore Hirt, Guy Michel,
Pierre Dux, Catherine Clarence,
Michel Lonsdale, Marie Daems,
Béatrice Bretty.

OTIS : Tous mes compliments !
(*Acte II*).

Catherine Clarence, Béatrice Bretty,
Marie Daems, Eléonore Hirt,
Guy Michel, Pierre Dux.

MARIANNE. Un avion-taxi, natu-
rellement (*Acte II*).





Michel Lonsdale,
Marie Deams.

OTIS : C'est vous
qui me l'avez
dit : une femme
abaisse le centre
de gravité d'un
homme (*Acte III*)



Michel Lonsdale,
Pierre Dux.

AUGUSTIN : N'est-
ce pas ? Il est ab-
solument comme
vieux. Un, deux,
trois (*Acte III*).

(Photos Bernard.)



LE MAL DE TEST

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES
(DIRECTION CLAUDE SAINVAL)

COMEDIE EN TROIS ACTES
D'IRA WALLACH

ADAPTATION FRANÇAISE D'ALBERT HUSSON

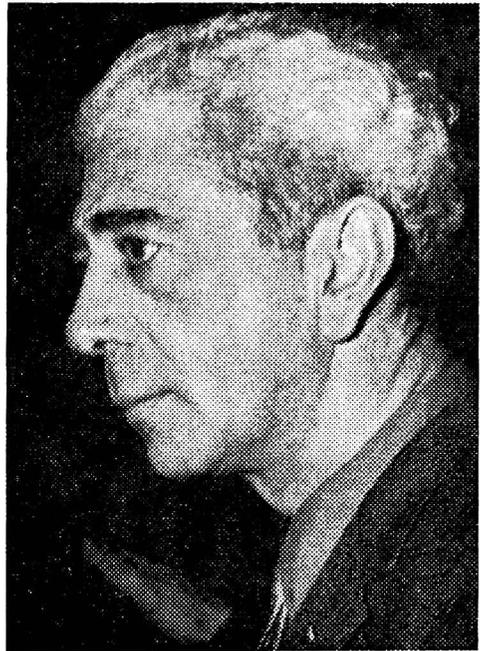
MISE EN SCENE DE PIERRE DUX

ASSISTANT DU METTEUR EN SCENE
GEORGES DIDIER

DECORS DE JEAN-DENIS MALCLES

CREATION LE 8 SEPTEMBRE 1965
A LA COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES

IRA WALLACH



DISTRIBUTION :

Augustin Beauval, 45 ans	Pierre Dux
Celia Beauval, 37 ans	Eléonore Hirt
Marianne Desbois, 30 ans	Marie Daems
Catherine Beauval, 20 ans	Catherine Clarence
Emma Robillard, 65 ans	Béatrice Bretty
Pierre Robillard (se fait appeler Peter), 23 ans	Guy-Michel
Otis Clifton, 35 ans	Michel Lonsdale

© Albert Husson 1966.

MARIE

DAEMS

née à Paris, un 27 janvier.

A cinq ans, elle entre à l'Opéra comme petit rat. Curieuse conséquence du fait qu'elle a marché tardivement.

— *J'ai eu besoin, raconte-t-elle, d'une éducation des jambes. Le médecin a conseillé à mes parents de me faire faire de la danse. J'ai suivi un cours du côté de la place Clichy, et ça m'a plu énormément. Je crois même pouvoir dire que j'étais douée ! Si bien que ma mère a décidé de me présenter à l'Opéra.*

Elle y reste jusqu'à douze ans. Mais l'esprit qui règne dans le corps de ballet, les jalousies mesquines, les petites méchancetés quotidiennes, finissent par la rebuter. Une camarade, qui a opté pour la comédie, l'entraîne un jour à son école — celle de Charles Dullin, au Théâtre de Paris, l'hiver 40-41. Marie Daems y travaille le rôle d'Éliacin, *L'Occasion*, de Mérimée...

— *De chez Dullin, je suis passée chez Simon. Ce qui me tentait alors, c'était le cinéma. Et toute ma carrière s'est faite sur le théâtre !*

Je rêvais à la réussite rapide de Michèle Morgan et de Micheline Presle. Je voyais les choses très superficiellement et ne manifestais guère d'ardeur. Chez Simon, je me contentais de donner et de redonner une scène — toujours la même — de Jeunes Filles en uniforme. Je m'appliquais davantage à me maquiller, à m'habiller et... à regarder les autres !

On lui demande une réplique pour une audition aux Mathurins, où Marcel Herrand s'apprête à monter *Rosiers blancs*, de M^{me} Simone.

— *Je m'y suis rendue à bicyclette — c'était peu après la fin de la guerre, en 1945. La chaîne a sauté en cours de route. Je l'ai remise, je me suis sali les mains. Lorsque je suis arrivée, j'ai cherché à les laver. On ne m'en a pas laissé le temps. J'étais furieuse et j'ai commencé à jouer le rôle de Pernelle des Jours heureux avec la vivacité désagréable de la mauvaise humeur quand, de la salle, la voix de Marcel Herrand s'est élevée :*

« Arrêtez, j'ai ma garce ! » *La garce, c'était moi !*

Elle devient ainsi pensionnaire des Mathurins. Après *Rosiers blancs* (1945), elle y crée *Divines Paroles*, de Valle Inclan, *Primavera*, de Claude Spaak (1946), et est Marianne dans *Taruffe*.

— *Marcel Herrand n'imposait pas sa mise en scène ; il vous la faisait chercher. Il savait créer un climat de confiance, il ne brusquait rien. Il n'était pas pour qu'on apprenne aussitôt son texte. Jusqu'aux derniers jours, nous pouvions garder notre brochure. La mémoire s'établissait peu à peu ; elle ne devait pas obliger à cet effort et à cette inquiétude qui font que je déteste maintenant certaines phrases d'un rôle parce que j'ai eu du mal à les retenir.*

Elle quitte les Mathurins parce qu'il n'y a pas sur le moment d'emploi pour elle. C'est alors un trou noir pendant un temps qui lui paraît long, mais aussi la rencontre sentimentale de François Périer, avec qui elle crée, à la Michodière, *Bobosse*, d'André Roussin (1950), puis *Un beau dimanche*, de Jean-Pierre Aumont (1952).

— *Un personnage dramatique... un registre qui m'intéresse, mais dont je me trouve exclue parce que je suis cataloguée dans la comédie !*

Toujours à la Michodière, en 1952, elle reprend *Hyménée*, de Bourdet, auprès d'Yvonne Printemps et de Pierre Fresnay. Son premier grand succès, son véritable démarrage.

En 1953, elle hésite à jouer *Le Ciel de lit*, de Jan de Hartog, adapté par Colette, pièce à deux personnages, un couple, dont elle décrit l'existence tout au long de la vie.

— *Je craignais de ne pas savoir exprimer le vieillissement. Au début je me maquillais exagérément, inutilement. Ensuite, j'ai réalisé que moins j'en mettais, plus cela faisait vrai ! Mais j'avais pris un rictus, pour marquer le vieillissement, avec deux rides de chaque côté de la bouche, dont j'ai bien mis six mois à me débarrasser après les représentations !*

Il fallait nous voir, François Périer et moi, en coulisses, avec nos habilleuses. Nos changements de costumes et... d'âge étaient réglés comme un ballet !

Elle est de la reprise d'*Histoire de rire*, de Salacrou (St-Georges, 1955), de celle de *Topaze*, de Pagnol, avec Fernand Gravey (Gymnase, 1957) ; elle crée *Les Trois Coups de minuit*, d'André Obey (1) (Œuvre, 1958), *Les Choutes* (2), de Barillet et Grédy (Nouveautés, 1959), joue *Mon père avait raison*, de Sacha Guitry (Madeleine, 1959), *George Dandin*, de Molière, mis en scène par Jean Meyer pour les matinées classiques du Palais-Royal (1961).

— *J'y ai eu un trac ! Est-ce parce que je ne me sentais pas faite pour le rôle ? Est-ce faute de formation classique ?*

En 1961, encore, elle joue *Moi et le Colonel*, de Franz Werfel (Bouffes-Parisiens).

En 1962, Georges Vitaly lui demande de créer *Pomme, pomme, pomme*, d'Audiberti, au Théâtre La Bruyère.

— *J'ai connu là l'expérience la plus étrange de ma carrière.*

Je lis le manuscrit et ne comprends rien. Je suis décidée à ne pas poursuivre, mais Vitaly me convainc qu'avec Audiberti, le sens se découvre vraiment en répétant. Je commence donc à répéter, sans savoir ce que je dis. Et les jours passent, et la situation ne s'améliore pas, au point que je suis affolée lorsque Vitaly nous annonce la venue d'Audiberti. Je me reconforte à coups de whisky et me lance à l'aveuglette dans le rôle. Miracle ! Audiberti s'amuse énormément et se déclare enchanté de mon interprétation.

J'avais dû trouver d'instinct le personnage, car à la vérité — il a bien fallu deux mois de représentation pour que je donne un sens à mes répliques à force de m'interroger sur elles.

En 1965, c'est *Le Mal de Test*, d'Ira Wallach, adapté par Albert Husson (Comédie des Champs-Élysées).

(1) « L'Avant-Scène » n° 188 (épuisé).

(2) « L'Avant-Scène » n° 274.

LE MAL DE TEST

L'idée de cette pièce m'est venue au cours d'une soirée que je passais avec des hommes de science américains. Ils étaient tous, dans leur domaine, des personnalités importantes et tous ils se sentaient un peu expatriés de leur foyer spirituel : l'Université. Ils parlaient des tests et des examens auxquels les avaient soumis, avant de les engager, les diverses entreprises où ils travaillaient. Je me posais depuis une question : Pourquoi ces hommes acceptaient-ils de se plier à des procédés aussi humiliants ? Je tentais dans

ma pièce de trouver une réponse à cette question.

Après avoir fait l'esquisse d'une comédie sur ce sujet, j'en fis un roman qui fut publié. Je procédais ainsi parce que je pensais que le roman me permettrait d'explorer plus à fond les caractères. Puis, je retournais à la comédie et n'ai cessé de la récrire jusqu'à ce qu'elle fût créée à New York en 1964.

Ira WALLACH.

DECOR

Dans un des derniers îlots du vieux Paris, du côté de la Butte, sur la rive gauche ou à Passy, la pièce principale du pavillon désuet, mais charmant, habité par Augustin Beauval et les siens.

Les fenêtres s'ouvrent sur un minuscule jardin donnant lui-même sur une impasse tranquille.

Une porte vitrée donne sur un couloir qu'on voit encore mieux quand on ouvre cette porte. Les visiteurs venant du dehors peuvent très bien entrer sans qu'on leur ouvre. Ils sont annoncés alors par le tintement d'une sonnette. Une autre porte donne sur la cuisine, deux autres sur des chambres. Meubles disparates. Rien de moderne, sauf un tableau. Dans une des bibliothèques, des bouteilles bien françaises : kirsch, mirabelle, cognac, marc de pays.

Sur un mur, un vieux miroir et des tableaux de famille. Un autre mur est tapissé de livres. Au milieu d'eux, dans une niche, un gobelet ancien, en verre semi-opaque, d'apparence banale. Il est éclairé cependant par un petit projecteur logé dans la niche.

Dans un autre coin de la pièce, un piano droit et un violoncelle.

Beaucoup d'autres livres encore, en dehors de la bibliothèque. Sous un divan, une paire de chaussures d'homme. Le téléphone.

acte

1

Les trois coups frappés, on entend jouer un violoncelle. On entend également le bruit d'une machine à écrire.

Soudain, une corde du violoncelle casse et l'incident est suivi d'une exclamation qui pourrait être un gros mot.

Le rideau se lève : Célia et Augustin sont en scène. Célia est une femme encore jeune, d'allure agréable, mais peu soucieuse d'élégance.

Assise près de la fenêtre, entourée de livres et de papiers couverts de notes, elle tape sur une machine qui n'est pas du dernier modèle. Elle porte un vieux pantalon.

Augustin, lui, approche de la cinquantaine.

AUGUSTIN. Mes lunettes ! Tu n'as pas vu mes lunettes ? J'y vois de moins en moins.

CÉLIA, ne répondant pas à son mari, mais s'arrêtant de taper pour considérer ce qui se passe dans la rue, au bout du jardin. Voilà la mère Chanu qui cavale derrière son caniche ! Est-ce qu'elle se rend compte que c'est elle qui est au bout de la laisse ?

AUGUSTIN. Quand dois-tu donner ton manuscrit ?

CÉLIA. La semaine prochaine en principe, mais il ne faut pas qu'ils y comptent. J'ai perdu une fiche sur Pépin d'Hérystal !

AUGUSTIN. Tu ne peux pas inventer ?

CÉLIA. J'essaie de faire de l'histoire et pas du feuilleton. Tu as montré cette lettre à ta sœur ?

AUGUSTIN. Elle est en train de la lire... Où est-ce que j'ai bien pu les mettre ? (Célia lui montre qu'il a remis ses lunettes sur son front.) Merci, chérie.

CÉLIA, regardant à nouveau dehors. J'ai le regret de t'annoncer que l'acacia perd ses feuilles.

(Marianne paraît rapidement. C'est une belle jeune femme d'une trentaine d'années.)

MARIANNE. Ecoute-moi, Augustin, tu vas faire une boulette énorme !

AUGUSTIN. Tu as défait ta valise ?

MARIANNE. Pas encore. Je la fais si bien que ça me tue de la défaire. Mais je me fais de la bile pour toi. Cette Nelson Electronic doit être une boîte gigantesque !

AUGUSTIN. Ça ! Elle n'a sûrement rien à voir avec l'électricien du coin.

MARIANNE. Tu es fichu si tu y entres.

AUGUSTIN. J'ai besoin du job. Ma petite famille à nourrir. (*Il montre Célia.*) Madame et sa loupotte.

CÉLIA. Je n'aime pas que tu fasses les choses pour moi : j'aime que tu les fasses pour toi.

MARIANNE, à Augustin. Retourne à l'enseignement : tu adorais ça !

AUGUSTIN. J'adorais, j'adorais... Faut rien exagérer !

MARIANNE. Mais enfin, Augustin... !

CÉLIA, pour changer la conversation. Ton voyage s'est bien passé, Marianne ?

MARIANNE. Très bien.

CÉLIA. Pas de rencontre agréable ?

MARIANNE. Moi, non. Mais l'hôtesse de ma Caravelle est tombée amoureuse du radio à la verticale de Vérone.

CÉLIA. Vérone ? C'est inévitable !

MARIANNE. Ne détourne pas la conversation, Célia ! (*A Augustin.*) Dix universités t'offriraient une chaire. Tu sais très bien que tu n'aurais qu'un mot à dire...

AUGUSTIN, plaisantant. Lequel ?

MARIANNE. Je te parle sérieusement !

AUGUSTIN. Tu as tort !

(*Catherine vient de paraître. C'est une jolie jeune fille de vingt ans. Elle se dirige vers la sortie.*)

CÉLIA. Où vas-tu, chérie ?

CATHERINE. Je vais en face.

CÉLIA. Quoi faire ?

CATHERINE. M'occuper de l'avenir de papa. (*Elle sort.*) (*Augustin cherche une seconde à comprendre, mais se résigne très vite à n'en rien faire et se remet à accorder son violoncelle.*)

MARIANNE. Célia, plus j'y pense et plus je trouve idiot qu'Augustin devienne un employé. (*A Augustin.*) Rends-toi compte de ce que tu es ! Un physicien célèbre !

AUGUSTIN. Je suis célèbre, mais affamé !

MARIANNE. A Paris, tu te sens déjà perdu ! Qu'est-ce que ce sera là-bas ?

AUGUSTIN. Il faut s'entendre : je suis un génie ou un simple d'esprit ?

MARIANNE. Tu ne connais pas l'Amérique ?

AUGUSTIN. Attention ! sœurette, pas de gaffe : tu sais que Célia est née à Boston ?

MARIANNE, à Célia. Je n'ai rien contre ton pays, ma chérie. Mais quand mon directeur m'a envoyée là-bas pour jeter un coup d'œil sur la concurrence, j'ai été terrorisée. Les grandes boîtes, maintenant, sont des monstres. (*A Augustin.*) Tu as entendu parler du Minotaure ?

AUGUSTIN. Ne gaspille pas ton érudition.

MARIANNE. Enfin, Augustin, tu sais ce que tu vaux, tout de même ?

AUGUSTIN. Non, mais, justement, j'aimerais le savoir ! De plus, je ne compte pas moisir sous la bannière étoilée : dès que ma tirelire sera pleine... (*Geste : je ficheraï le camp.*)

MARIANNE. Tu te fais des illusions : là-bas, on ne s'arrête jamais !

CÉLIA, à Marianne. C'est plus compliqué que tu ne penses.

AUGUSTIN. Beaucoup plus ! Tu ne te rends pas compte ! Je suis dans le trente-sixième dessous. Quand j'ai arrêté mes petites expériences, j'ai appelé un comp-

table au secours. Il a trouvé des factures jusque dans un pot de géranium.

CÉLIA. Oui. La secrétaire les arrosait tous les matins.

AUGUSTIN. Et ça poussait ! Et ça poussait !

MARIANNE. Alors, demande un poste à la Recherche Scientifique : ils seront ravis !

AUGUSTIN. Pour toucher le quart de ce que gagne ton coiffeur ? Je suis sans doute complètement idiot, mais j'ai envie de payer mes dettes.

MARIANNE. Tu en as tant que ça ?

AUGUSTIN. Cinq cent mille.

(*Réaction de Marianne.*)

MARIANNE. Seulement ?

AUGUSTIN. Nouveaux. Cinquante millions anciens, si tu préfères.

MARIANNE. Je ne préfère pas.

AUGUSTIN. Et, encore, j'arrondis au million inférieur.

MARIANNE. De toute façon, tant qu'à faire, autant devoir cinquante millions. Ça a l'air de quelque chose. Comment t'es-tu débrouillé ?

AUGUSTIN. J'avais élaboré une théorie très séduisante. Du moins, elle me séduisait. Seulement, pour la vérifier, il fallait des appareils spéciaux, usinés avec une grande précision. Or, comme le moindre cyclotron coûte les yeux de la tête !

MARIANNE. Il fallait demander une subvention !

CÉLIA. Il l'a demandée !

AUGUSTIN. Et ils me l'ont donnée, les vaches : c'est même ce qui m'a coulé !

MARIANNE. Comment ça ?

AUGUSTIN. Ça m'a encouragé. C'était un tort. Remarque : si seulement ma théorie avait été juste, c'était une révolution ! Malheureusement...

MARIANNE. Elle était fausse ?

AUGUSTIN. A un point absolument remarquable !

MARIANNE. Tout le monde peut se tromper ! Tu as réussi d'autres choses !

AUGUSTIN. Autrefois, chérie ! Naguère ! C'est ce qui m'embête le plus ! A vingt-sept ans, je formule une loi qu'on a appelée la loi de Beauval. De vingt-huit à trente-deux ans, j'écris huit traités, dont deux au moins font autorité, sur l'énergie des ultra-sons. Et, à ce moment-là, je rate le Nobel d'un poil ! Mais j'aurais dû mourir à trente-trois ans ! Comme Alexandre !

MARIANNE. Tu vas trouver ton second souffle. Il ne faut pas désespérer.

AUGUSTIN. Je ne désespère pas, j'en ai marre ! Tu ne sais pas ce que l'argent peut faire d'un homme, l'argent qu'il n'a pas, surtout ! Les chèques qu'on tire d'une banque sur l'autre pour gagner un jour d'encaissement, le courrier qu'on n'ose pas ouvrir, le téléphone qu'on n'ose pas décrocher, et je te passe les réunions où on te dit : « Alors, mon cher, que proposez-vous ? » Et que veux-tu qu'on propose sinon de se foutre par la fenêtre ? Tu sais où j'en suis ? Il me reste 11.435 francs, anciens, bien entendu !

CÉLIA. Et on a des ardoises dans tout l'arrondissement. On doit même encore quelque chose sur la Rolls.

MARIANNE, effarée. La quoi ?

AUGUSTIN. Oui, j'ai acheté une petite Rolls il y a trois mois. Elle avait croisé un platane. Je l'ai eue pour une bouchée de pain. Le soir, je m'amuse à la réparer. Ça vaut mieux que d'aller au café. Un jour, le carburateur, un autre, le pont arrière...

CÉLIA. Nous ne pensons pas qu'elle roule avant cinq ans.

AUGUSTIN. Il faudrait aussi que j'aille chez le dentiste. (*Il tapote sur ses dents.*) Pour procéder à quelques échanges standard.

CÉLIA. Il y a aussi les études de Catherine...

AUGUSTIN. Et un million d'autres babioles que la vie se refuse à nous fournir gratuitement ! Voilà pourquoi je dis : « Bienvenue à la Nelson Electronic ! » Je m'en vais conquérir le fabuleux métal ! Prochainement sur cet écran : Augustin Beauval dans « La Ruée vers l'or » !

MARIANNE. Sais-tu au moins quel genre d'homme demande la Nelson Electronic ?

AUGUSTIN. Pour soixante mille dollars par an, plus divers petits avantages, je serai l'homme qu'elle voudra !

MARIANNE. Ils ont tout de même dû te dire...

AUGUSTIN. Ils veulent un directeur de recherches pour pour les applications à l'usage privé... (*Il cherche ses chaussures. Il ne les trouve pas.*) Nom de Zeus ! Où sont mes godasses ? (*Célia les sort de sous le divan.*) Merci, chérie. Pour les applications à l'usage privé de l'énergie nucléaire ! Ça devient de la manie ! Bientôt, on tuera les punaises à coups de bombe atomique !

MARIANNE. Et tu as déjà donné ton accord ?

AUGUSTIN. Des deux mains ! Ce sont eux qui n'ont pas encore dit oui et ils m'annoncent l'arrivée d'un certain Otis Clifton. Il devrait même être là !

MARIANNE. Il vient ici ?

AUGUSTIN. Ils disent qu'il faut voir un homme chez lui pour le connaître.

MARIANNE. C'est idiot ! Il aurait dû suffire...

AUGUSTIN. Ils disent qu'il faut voir un homme chez lui pour le connaître. A ce propos, je te demanderai, quand ce Clifton arrivera, de faire quelque chose pour moi.

MARIANNE. Quoi ?

AUGUSTIN. Ne t'occupe absolument de rien !

MARIANNE. Ce type va te faire une analyse... (*Regard inquiet d'Augustin.*) Une analyse psychologique. Maintenant, les titres ne suffisent plus. Il faut avoir l'esprit de la maison.

AUGUSTIN. Qu'est-ce que c'est que ça, l'esprit de la maison ?

MARIANNE. Ça dépend : c'est quelquefois pas d'esprit du tout !

AUGUSTIN. J'aimerais bien : ça me reposerait. (*Il casse un lacet.*) M... ! Pourquoi faut-il que je casse justement un lacet aujourd'hui ?

CÉLIA. Parce que c'est aujourd'hui que la traction exercée sur le lacet s'est révélée supérieure à la résistance du lacet.

AUGUSTIN. Reste avec tes Carolingiens et laisse-moi les raisonnements scientifiques.

CÉLIA. Ne t'énervé pas et va chercher une autre paire de lacets.

AUGUSTIN. Pourquoi une autre paire puisque je n'en ai cassé qu'un ?

CÉLIA. A la réflexion, la question est sans intérêt : il n'y a pas le moindre lacet dans la maison.

AUGUSTIN. D'ailleurs, je suis tranquille : je casserai l'autre demain.

CÉLIA. C'est comme dans les vieux ménages : quand l'un s'en va...

AUGUSTIN. Ça sera toujours la même histoire. Je vais me débrouiller avec la moitié du lacet. Mais, comme il sera trop court pour que je fasse un nœud à boucle, je ferai un double nœud simple et, ce soir, je ne pourrai pas le défaire. Donc, je devrai me déchausser tel quel, à moins de couper le nœud avec une lame de rasoir. Seulement, demain matin, ou je serai ramené au problème précédent, ou je devrai remettre ma chaussure toute nouée, et comme je me sers de mon doigt en guise de chausse-pied... (*Le second lacet casse.*) Re-m... ! L'autre, maintenant !

MARIANNE. Ah ? Il est en avance !

CÉLIA. Les lacets ne font pas le bonheur, chéri.

AUGUSTIN. Je te fais grâce de ta compassion.

CATHERINE, *reparaissant, venant du dehors.* Papa, je viens de voir Peter...

CÉLIA. Je le savais, chérie.

AUGUSTIN. Peter ? Qui est-ce ?

CATHERINE. Pierre, voyons ! Depuis qu'il a été à Harvard, il aime mieux qu'on l'appelle Peter. Il arrive avec sa grand-mère !

AUGUSTIN. C'est toi qui l'as invité ?

CATHERINE. Oui.

AUGUSTIN. En quel honneur ? Tu fais des pieds et des mains pour éviter ce malheureux depuis deux vacances de Noël, deux de Pâques et deux grandes vacances !

CÉLIA, à *Marianne.* Il faut te dire que ce garçon l'adore !

AUGUSTIN, à *Marianne.* Oui, alors, forcément, ça énerve Mademoiselle.

CATHERINE. Je reconnais qu'il est très gentil, mais...

AUGUSTIN. Je vois : tu l'as invité pour lui demander quelque chose.

CATHERINE. Pas pour moi, pour toi.

AUGUSTIN. Pour moi ?

CATHERINE. Oui, je pense qu'il peut t'aider.

AUGUSTIN. Tu crois qu'il pourrait me prêter cinquante millions ? A fonds perdus, naturellement ?

CATHERINE, *sérieuse.* Je ne plaisante pas. J'ai pensé à cet Américain qui va venir t'examiner. Peter peut te conseiller sur ce qu'il faudra lui répondre.

AUGUSTIN. C'est un monde ! Que veux-tu que ce blanc-bec m'apprenne ?

CATHERINE. Ce blanc-bec, comme tu dis, a fait la branche commerciale de Harvard. Il connaît très bien la psychotechnique.

AUGUSTIN. Fichtre !

CATHERINE. Papa ! En tout cas, ça ne coûte rien...

(*Sommette de la porte d'entrée.*)

AUGUSTIN. Tiens ! Voilà le prof ! Tout le monde à son banc ! (*A Marianne.*) Toi qui voulais me renvoyer dans le giron de l'alma mater ! Je vais y retourner comme élève !

(*Emma Robillard paraît, suivie de Peter. C'est une femme de soixante-cinq ans, en pleine forme encore et haute en couleurs. Elle porte un cabas plein d'objets hétéroclites. Peter, lui, est un garçon de vingt-trois ans.*)

EMMA. Bonjour, mes amis ! Santé et prospérité ! (*Elle découvre Marianne.*) Tiens ! Marianne ! Toujours dans les produits de beauté ?

AUGUSTIN, *montrant le visage de Marianne.* Ça ne se voit pas ?

EMMA, *sur le ton de la plaisanterie.* C'est bizarre, plus

je vieillis, moins je vois de jolies femmes ! (*Elle rit. A Marianne.*) Je plaisante. Vous êtes superbe. Vous devez faire des ravages. (*Sans transition, à Peter.*) Qu'est-ce que tu attends pour saluer le monde ?

PETER. Que vous ayez terminé, grand-mère. (*A Célia.*) Comment allez-vous ? (*A Marianne.*) Comment allez-vous ? (*A Augustin.*) Comment allez-vous ?

AUGUSTIN. Si on répond « mal », qu'est-ce qui se passe ? (*Peter semble décontenancé.*)

EMMA, à Marianne, en montrant Peter. Il est venu passer sa dernière semaine de vacances avec moi.

MARIANNE, à Peter. C'est très gentil de votre part.

EMMA, à Marianne. Ne vous faites pas d'illusions : il est venu à cause de Catherine. Comme il n'a, pour la voir, que la rue à traverser ! (*A Célia.*) Voulez-vous une résille, Célia ? (*Elle en a sorti une de son sac.*)

CÉLIA. Merci : je ne m'en sers pas.

EMMA. Moi non plus, mais on peut secouer la salade avec. J'en ai piqué cinq, hier, au Monoprix.

PETER, désolé. Je passe mon temps à supplier grand-mère de ne rien piquer, comme elle dit, au Monoprix.

EMMA. Ça m'amuse et ça ne fait de mal à personne. (*A Célia.*) Célia, qu'est-ce que nous faisons pour Vincennes, demain ?

CÉLIA. Je n'ai pas eu le temps de voir les partants.

EMMA. Jusqu'à plus ample informé, je vois Rubempré, Véga II et Mon Général ! Mais je vais regarder ça de plus près ! (*Elle sort un journal de courses de son cabas et se plonge dedans.*)

PETER, à Emma. J'aimerais que vous ne jouiez plus aux courses !

AUGUSTIN, à Peter. Vous ne voudriez tout de même pas que votre grand-mère fasse du tricot ?

EMMA, à Célia. Est-ce que je joue pour vous ?

CÉLIA. Volontiers ! (*A Augustin.*) Augustin, donne trois francs à Emma.

AUGUSTIN, s'exécutant. D'accord ! Reste : 11.135 !

EMMA. Alors, c'est toujours la panade, mes enfants ? J'ai eu une idée pour vous. Vous passez une petite annonce dans les journaux : « Comment s'enrichir sans peine ? Réponse contre cinq nouveaux francs. » Vous aurez cent mille réponses.

AUGUSTIN. Et qu'est-ce que je répondrai ?

EMMA. Vous répondrez : « Faites comme moi. » C'est correct, non ?

PETER. Grand-mère, j'ai peur que vous finissiez mal.

CATHERINE. Laisse ta grand-mère tranquille et occupe-toi de papa.

PETER. Je n'ose pas. Ça me paraît prétentieux.

CATHERINE. Mais non ! Sorti de la physique, papa est un enfant ! (*A Augustin.*) Papa, Peter va te dire deux ou trois petites choses...

AUGUSTIN. Allez-y, mon vieux. Ne vous gênez pas !

PETER. Ce n'est pas moi qui tiens à vous parler, Monsieur. C'est Catherine qui m'en a prié, en raison de mon expérience.

AUGUSTIN. Formidable ! Ah ! si j'avais eu un père comme vous !

CATHERINE. Papa !

PETER, avec gravité. Catherine m'a informé que vous attendiez M. Clifton, de la Nelson Electronic. Ce nom ne m'est pas inconnu. Il doit venir vous tester.

AUGUSTIN. Me tester ?

PETER. Autrement dit, voir si vous êtes vraiment apte...

AUGUSTIN. J'ai un placard plein de diplômes, vous savez ?

PETER. Je sais !

AUGUSTIN. Et un autre plein de prix ! La gloire a couronné mon front si elle n'a pas rempli mes poches.

PETER. Ça ne suffit pas.

AUGUSTIN. Ah ?

PETER. La preuve ! Voyez-vous, j'ai étudié les structures de ce genre d'entreprise et leurs critères de recrutement. Le cours de psychotechnique de Harvard est un des meilleurs du monde.

AUGUSTIN. J'ai de la chance ! Alors, que suggérez-vous ?

PETER. D'abord, changez de pantalon.

AUGUSTIN, ahuri. De...

MARIANNE, à son frère. De toute manière, ce serait une bonne idée, même si tu n'attendais personne.

AUGUSTIN. J'ai bien un autre pantalon. Seulement, il me serre...

MARIANNE. On dirait pourtant que tu as maigri.

CÉLIA. C'est que cet autre pantalon n'a pas été fait pour lui. Il l'a acheté d'occasion.

MARIANNE. Comme la Rolls ?

CÉLIA, à Marianne qui lui offre une cigarette. Merci. Je préfère les miennes.

PETER, à Célia. A propos de tenue, madame Beauval, je vous suggère, à vous, de mettre une robe.

CÉLIA. C'est moi qu'on engage ou mon mari ?

AUGUSTIN. Peut-être, l'un dans l'autre, chérie ! Si j'ose dire, bien entendu !

CÉLIA, à Peter. Je vous rappelle, mon ami, que je suis américaine. Je devrais donc, en principe, m'entendre avec ce monsieur...

PETER. L'Amérique a beaucoup changé. Vous l'avez quittée il y a longtemps...

CÉLIA. Tout de même pas avec Christophe Colomb !

PETER. Les techniques progressent à une vitesse croissante. (*Sans transition à Augustin.*) Vous avez également un pan de chemise qui dépasse.

AUGUSTIN. Croyez-vous que ce monsieur va s'intéresser à mon pan de chemise plutôt qu'à mes lobes cérébraux ?

PETER. Tout va l'intéresser.

CÉLIA, à Peter. Peter, si ce Clifton veut nous voir chez nous, c'est qu'il veut nous observer dans notre véritable...

PETER. Contexte social et psychologique.

CÉLIA. J'allais le dire.

PETER. Mais, précisément, je crains que ce contexte ne lui plaise guère.

AUGUSTIN. Vraiment ? Qu'est-ce qu'il a de déplaisant ?

PETER. Rien en soi, bien entendu, mais tout par rapport à la Nelson Electronic. Je redoute, si vous ne faites pas attention...

AUGUSTIN, remontant son pantalon. Je tiens énormément à ce pantalon. Il ne tient peut-être pas à moi...

CATHERINE, à ses parents. Mes enfants, Peter se décarcasse pour vous aider. Vous pourriez au moins aller vous changer !

MARIANNE, à Catherine. Tu as raison ! Je vais donner l'exemple. Je reviens dans cinq minutes habillée en cheftaine. (*Elle sort.*)

PETER. Votre sœur connaît bien l'Amérique, semble-t-il.

CÉLIA. Obéissons, chéri ! Allons nous mettre en livrée.

PETER, à Augustin. Profitez-en pour mettre des lacets !

AUGUSTIN. J'aimerais qu'on leur foute la paix, à mes lacets ! D'ailleurs, ça ne se voit pas !

PETER. Si ! La preuve, je l'ai vu !

AUGUSTIN. D'abord, je n'en ai pas d'autres.

PETER. Vous pouvez seulement changer de chaussures !

AUGUSTIN. Mes autres chaussures sont au ressemelage. Dès que j'ai signé avec l'Amérique, je cours les retirer.

PETER. Je suis certain que M. Clifton n'aime pas les lacets cassés.

AUGUSTIN. Et moi, croyez-vous que je les aime ? Mais, si vous allez par là, vous, vous avez un bouton qui se défile. Que dirait la Nelson Electronic ?

PETER. Moi, je peux me permettre de perdre un bouton. Je suis en vacances.

CATHERINE. Papa, écoute Peter ! Il en sait plus que toi sur ce genre de choses.

PETER, toujours très sérieux. Dites-vous, Monsieur, que la Nelson Electronic, c'est un autre monde. Je le connais bien. C'est le mien. Il a ses servitudes, mais aussi ses grandeurs, j'ai appris cela à Harvard ! (Presque lyrique.) L'industrie, le commerce échappent enfin aux psychoses de l'individu, aux hasards de la conjoncture ! Il n'y a plus d'incertitude, plus d'imprévu ! Psychotechnique et prospective sont maintenant les deux bases...

AUGUSTIN, à Emma. Il est épatant, vous savez ?

EMMA. N'est-ce pas ? Un vrai chevalier du Moyen Age moderne !

AUGUSTIN, à Peter. Et vous croyez que, dans la prospective, mes lacets... ?

PETER. Le plus petit détail a une valeur de signe. De plus, à quoi bon discuter ? Ce sont les gens qui paient qui font les règles. La Nelson Electronic paie. Donc...

AUGUSTIN. Attention ! A-t-elle aussi le droit de se payer mon âme ?

PETER. Je ne pense pas que vous mettiez votre âme dans vos lacets ?

AUGUSTIN. Attention, mon vieux ! S'ils sont importants pour la Nelson Electronic, ils le deviennent peut-être aussi pour moi ! Qu'est-ce que c'est, à la fin, cette boîte ? Une usine ou un couvent ?

PETER. Le rapprochement est très pertinent. Les deux tendent à se ressembler. Les entreprises organisent des séminaires et un professeur nous disait à Harvard : « Le business est une prière ! »

AUGUSTIN. Pas de veine : je suis anticlérical ! Et je suis encore plus Augustin Beauval, même dans ce pantalon, même à poil, et Augustin Beauval, avec ou sans lacets, a plus de matière grise dans sa tête de cochon que tout le brain-trust réuni de la Nelson Electronic ! Ça doit leur suffire !

PETER. Non !

AUGUSTIN, à Célia. Chérie, changeons de planète. Demande les heures de départ.

CÉLIA. Je ne suis pas d'accord. Je trouve cette planète-ci comique !

AUGUSTIN. Tu es meilleur public que moi.

CATHERINE. Ecoute Peter, papa ! Rappelle-toi les sermons que tu me faisais quand j'étais petite !

AUGUSTIN. Moi ? Je ne t'ai jamais fait de sermons !

CATHERINE. Oh ! là ! là ! Ton préféré était sur l'art d'écouter !

AUGUSTIN, cédant. Bon ! On peut toujours essayer ! (A Peter.) Continuez, mon vieux !

PETER. Comprenez-moi, Monsieur...

AUGUSTIN, le coupant déjà. Je ne dis pas que vous me convaincrez !

PETER. Comprenez-moi. Ces Américains ne veulent pas seulement quelqu'un qui puisse leur donner les trois quarts de la racine cubique de 8.192 sur deux. Ce qu'ils veulent, croyez-moi, c'est un homme dont le comportement social, les motivations, bref, tout le complexe psycho-physiologique...

AUGUSTIN. Douze.

PETER. Pardon ?

AUGUSTIN. Douze.

PETER. Douze quoi ?

AUGUSTIN. Les trois quarts de la racine cubique de 8.192 sur deux, c'est douze !

EMMA. Voilà qui m'ôte un poids !

PETER. Ils tiendront compte de tous les éléments de votre personnalité, Monsieur : vos caractères acquis et héréditaires, vos déficiences et vos pléthores, votre coefficient d'insertion sociale...

CÉLIA. Heureusement, les gens convolent sans y regarder de si près !

EMMA. A qui le dites-vous ! C'est ce que j'ai fait !

PETER. J'insiste sur les questions d'hérédité ! Maintenant, on est très à cheval sur les gènes !

AUGUSTIN. Sur les gènes ? Voyez-vous ça !

PETER. Si vous pouvez affirmer être issu d'un foyer stable, que votre père était un homme d'ordre et de sens, craignant Dieu et respectant la loi, ce sera un bon point pour vous.

AUGUSTIN. Mon père avait une dignité formidable et une classe exceptionnelle ! Il pouvait boire son poids de vin par semaine. Ma mère le flanquait à la porte tous les mois régulièrement, le lendemain de la paie, en général. Il revenait toujours. Un jour, elle lui a dit : « Reste, je te pardonne. » Alors, il est parti tout de même et, cette fois-là, on ne l'a plus revu. Il est mort à Marseille en regardant partir un bateau et il s'est trouvé une femme... (Il cherche.) Célia, comment s'appelait cette femme ?

CÉLIA. Paméla Bizouque.

AUGUSTIN. Paméla Bizouque, c'est ça, qui lui a payé un enterrement de seconde classe ! Elle m'a envoyé des photographies en couleurs ! Il faut croire tout de même que mon père avait des talents ! Qu'est-ce que vous en dites ?

PETER. Je pense qu'il vaudrait mieux ne pas parler de votre père.

AUGUSTIN. Et si on m'interroge ?

PETER. Gomez le côté anecdotique, restez dans les généralités.

AUGUSTIN. Je vois : « Mon père, c'était mon père ! Un homme d'autrefois ! Une forte personnalité ! »

PETER. C'est ça ! Surtout, ne parlez pas de cette Paméla Bizouque !

EMMA. Si vous aviez besoin d'un père, Augustin, j'aurais pu vous prêter mon mari. Il était sérieux comme la pluie : c'est même pour ça que je l'ai plaqué.

AUGUSTIN. Je vous remercie, Emma. Je ferai avec ce que j'ai.

PETER. Autre chose : c'est dimanche, aujourd'hui. Si on vous pose la question, dites que vous avez été à l'église.

AUGUSTIN. Ça m'ennuie un peu : vous m'obligez à rompre en apparence avec trente ans d'incertitude.

PETER. C'est très important, croyez-moi !

AUGUSTIN. Vous y avez été, vous, à l'église ?

PETER. Naturellement. A l'église américaine.

AUGUSTIN. Quelle idée !

PETER. J'y vais pour entretenir mes relations et mon anglais. D'ailleurs, j'attache également une grande importance à la vie spirituelle. Pas vous ? N'éprouvez-vous pas le besoin de vous raccrocher à quelque chose ?

AUGUSTIN. Quand j'éprouve le besoin de me raccrocher à quelque chose, je me raccroche à Mme Beauval !

CÉLIA. Et réciproquement, Peter !

AUGUSTIN. Cela dit, tant qu'à raconter des blagues, ne faisons rien à moitié. Je dirai que, moi aussi, j'ai été à l'église américaine.

PETER. Encore une chose, Monsieur. Catherine m'a avoué que vous possédiez une Rolls. Il y a là un détail un peu indécent, si vous me permettez le mot.

CÉLIA. Peter, la Rolls est une des voitures les moins rigieuses du monde !

AUGUSTIN. Surtout dans l'état où est la mienne !

PETER. La Rolls est une voiture de P.D.G. exclusivement !

EMMA. P.D.G. ?

PETER. De Président Directeur Général !

AUGUSTIN. Mais enfin, bon Dieu ! mes lacets, mon pantalon, ma voiture, ce que je peux faire le dimanche matin, tout ça ce sont des détails. Ce Clifton ne peut pas y attacher d'importance !

PETER. Si, il en attachera. Ces détails forment un tout.

AUGUSTIN. Ils ne forment rien du tout, vous me faites rigoler !

CATHERINE. Papa, fais-toi une raison. Il faut que tu commences à prendre au sérieux certaines choses.

AUGUSTIN. Ma petite chérie, un homme qui cesse de voir le ridicule des choses est un homme foutu.

PETER. Si vous voulez entrer à la Nelson Electronic, voilà exactement le genre de remarque à ne pas faire à M. Clifton.

AUGUSTIN. C'est bon ! Alors, continuons !

CÉLIA, *doucement*. Quelle voiture devrait-il avoir, Peter ?

AUGUSTIN. Une Ferrari !

EMMA, *excitée*. Oui ! La quatre litres et demi !

PETER. Une Peugeot ! Une Citroën, à la rigueur !

AUGUSTIN. Décapotable ?

PETER. Vous plaisantez ?

AUGUSTIN. Rouge, alors, au moins ?

CÉLIA. Non, Augustin, noire.

AUGUSTIN. Modèle 65 ?

CÉLIA. 60. Je crois que je comprends.

PETER. J'en suis bien heureux. Il arrive souvent qu'on vous refuse un emploi parce que vous n'avez pas la femme qu'il faut.

AUGUSTIN. Je n'en change pas ! S'il faut, déjà, changer tout le reste !

EMMA. Moi aussi, je comprends. Ça me donne une idée ! (*Elle sort.*)

PETER, à Augustin. Monsieur, ne vous inquiétez pas pour Mme Beauval. (*A Célia.*) Au départ, évidemment, vous n'êtes pas le prototype...

AUGUSTIN. Pour moi, si !

PETER. L'expérience a montré d'ailleurs que les femmes s'intègrent plus facilement. C'est une conséquence de leur plasticité. (*A Célia.*) D'autre part, vous êtes née là-bas. C'est une très bonne note.

CÉLIA. Je n'ai pas fait exprès.

PETER. Autre chose, à proposer de note.

AUGUSTIN. A propos de note ?

PETER, *sans sourire*. C'est un jeu de mots. Excusez-moi. A propos de note, je vous suggère d'éloigner ce violoncelle.

AUGUSTIN. Pourquoi ?

PETER. Il est..., comment dire ?... explicite. (*Comme il n'est pas très sûr d'avoir utilisé le mot juste, d'autant qu'on le regarde avec surprise, il se jette dans une explication.*) On a étudié les musiciens en fonction des instruments dont ils jouent. Le violoncelle dénote un net individualisme...

AUGUSTIN. Et le piano, alors ?

PETER. Aucun rapport : on peut se réunir autour d'un piano et chanter.

AUGUSTIN. On peut se réunir autour d'un violoncelle et se taire. D'ailleurs, ma femme m'accompagne toujours.

PETER. Maintenant, on ne considère plus que deux soit un pluriel.

AUGUSTIN. Ce n'est pas tellement bête. Seulement, si cet instrument est de trop, je suppose que ce gobelet également... (*Il montre le gobelet dans sa niche.*) N'est-il pas, lui aussi, terriblement explicite ?

PETER. Je ne sais pas. Que fait-il là ?

CÉLIA, *avec un peu de fierté*. C'est un gobelet carolingien. Huitième siècle.

CATHERINE. C'est l'Association des Médiévistes danois qui l'a offert à maman.

CÉLIA. Quand j'ai publié mon second livre. A ma mort, il ira au Louvre.

AUGUSTIN. Il a tout le temps, chérie.

PETER. A première vue, il n'a rien de choquant. Vous pouvez le laisser là.

CÉLIA. Vous êtes bien bon, Peter. Je n'aurai donc pas à cacher mes coupables activités ?

AUGUSTIN. Éteignons tout de même ce projecteur. Si ce type demandait pourquoi on éclaire un gobelet, ça pourrait faire une histoire.

PETER. Vous avez sans doute raison.

CÉLIA, *légèrement blessée*. Bien. Alors, éteignons ! (*Elle éteint le petit projecteur.*)

PETER, *avisant des bouteilles d'alcool*. Pour les alcools, vous n'avez pas ceux qu'il faudrait, naturellement, mais ce n'est pas tellement grave : sur la question des alcools, les Américains sont très conciliants. Il faut offrir soit un verre, soit deux.

AUGUSTIN. Un ou deux ? Comment saurai-je ?

PETER. C'est difficile à dire. Certaines sociétés n'admettent qu'un seul verre, d'autres, deux. Mais, de toute façon, vous avez trop de bouteilles. Il en faut trois, au maximum.

AUGUSTIN. Lesquelles ? Framboise, armagnac, calvados ?

PETER. Du moment que vous n'avez pas de whisky ! Aucune importance !

AUGUSTIN. Bon ! Alors, déménageons la cave ! (*Il déplace un certain nombre de bouteilles.*)

(*Emma reparait, apportant des revues américaines.*)

EMMA. Tenez ! Saupoudrez la pièce avec ces revues américaines ! Ça fera bien dans le tableau ! Je suis heureuse de coopérer.

AUGUSTIN, ouvrant le « *Reader's Digest* ». Formidable ! « Comment être aimé pour soi-même ? » par Rockefeller Junior !

CÉLIA. C'est vous, Emma, qui lisez ces choses ?

EMMA. Vous savez bien que je ne lis que « Paris-Turf » et le « Journal des Mots Croisés ». Mais justement, l'autre jour, mon marchand de journaux regardait d'un autre côté...

PETER. Grand-mère !

AUGUSTIN. Dire que le type qui va venir lit sans doute des trucs pareils ! (*Il rejette la revue.*)

CÉLIA. Plus j'y pense, Augustin, plus j'aimerais que ce Clifton ne s'éternise pas : tu ne tiendrais pas le coup.

AUGUSTIN. Ça se pourrait !

CÉLIA. On lui dira que nous dînons dehors. Emma, est-ce qu'on pourrait compter sur vous ?

EMMA. Naturellement.

CÉLIA. Vous pourriez venir nous dire que l'auto est arrivée.

EMMA. Rien de plus facile : quelle auto ?

CÉLIA. Celle d'amis qui viendraient nous chercher.

EMMA. Evidemment ! Suis-je bête ?

CÉLIA. Venez, par exemple, à sept heures et demie.

AUGUSTIN. Non : sept heures.

EMMA. Bon. Je me pointerai à sept heures et quart. Je mens admirablement. Vous n'avez pas remarqué ? (*Pendant ces dernières répliques, Peter a jeté un coup d'œil sur des livres qui se trouvent sur le rebord du bow-window.*)

PETER. Madame, pendant qu'on y est, je crois qu'il vaudrait mieux cacher ces livres.

CÉLIA. Mais c'est moi qui les ai écrits !

PETER. Justement ! (*Jetant un coup d'œil sur les titres.*) « La Légende arthurienne et ses sources » ! « Lexique du Français anglo-normand » ! Ce n'est pas possible !

CÉLIA. C'est qu'ils comptent beaucoup pour moi !

PETER. Ce n'est qu'une question de lieu. Vous faites un travail individuel. Ici, parfait. Mais la Nelson Electronic exige des gens qui ont le sens du collectif, qui font des choses en groupe !

AUGUSTIN. Des partouzes, par exemple ?

PETER. Oh ! Monsieur !

CÉLIA. Mon mari a raison, Peter. J'ai dû apprendre cinq langues avant de pouvoir écrire ces livres.

PETER. Je doute que la Nelson Electronic s'intéresse aux langues mortes.

CÉLIA. Elles ne sont pas mortes. Ce sont les gens qui les parlaient qui sont morts.

PETER. Ne dramatisons pas. Je vous conseille simplement de mettre ces livres de côté pendant une heure.

CÉLIA. Ça m'embête tout de même. On cache d'abord une petite chose pendant une heure et on finit par tout cacher, toujours.

AUGUSTIN. Chérie, on ne va changer que la vitrine.

CÉLIA. Attention, Augustin ! Il va peut-être nous demander de changer de vie !

AUGUSTIN. Pas question ! Mais ça pourrait être amusant de changer de peau pendant une heure ! Moi, je vais me déguiser en génie présentant bien ! Et toi, sauras-tu te déguiser ?

CÉLIA. Je suis souvent une autre que moi ! Seulement, ce n'est pas pour parler à un Clifton, mais au

roi Arthur ou à Yseult la blonde ! Et je ne rêve pas d'entrer à la Nelson Electronic, mais dans de grands châteaux gris tout pleins de chevaliers roux !

AUGUSTIN. Célia, même si ce Clifton n'est pas roux, je te demande de faire un effort !

CÉLIA. J'essaierai, Augustin ! J'essaierai ! Aussi sûr que le bon Dieu a fait les petites pommes vertes, j'essaierai !

(*Le téléphone sonne. Catherine décroche.*)

CATHERINE. Oui... Oui, c'est ici. Bonjour, Monsieur... Non, ce n'est pas une rue, c'est une villa. Non... Non, à Paris, on appelle une villa... Voilà : ne cherchez pas à comprendre. A tout de suite. (*Elle raccroche.*) C'est le nommé Clifton, légèrement en perdition.

PETER, à Augustin et à Célia. Allez vous changer, vite !

CATHERINE. Je vous le conseille aussi : il a déjà l'air de trouver le quartier bizarre.

AUGUSTIN. Bon ! (*Il ouvre un placard.*) Où peut être ce pantalon ? (*Il trouve dans le placard un vieux poste de télévision.*) Tiens ! Il tombe à pic, celui-là ! Ça donnera une note moderne. (*Il le sort.*)

CATHERINE. Il faudrait qu'il marche.

AUGUSTIN. Faut pas trop en demander !

PETER, à Augustin. N'oubliez pas les lacets.

AUGUSTIN. Je vous ai dit que je n'en avais pas !

CATHERINE. Donne-lui les tiens, Peter.

PETER. Mais j'en ai besoin !

CATHERINE. Moins que lui !

(*Peter commence à enlever ses lacets. Célia sort. Marianne reparait : elle a changé de robe.*)

EMMA. Ça va être intéressant ! J'aimerais bien voir ça !

PETER. Où allez-vous par là ?

EMMA. Ne t'inquiète pas. (*Elle sort, ainsi que Catherine.*)

MARIANNE. Qu'est-ce qui se passe ?

AUGUSTIN. Branle-bas de combat ! Ce Clifton vient de s'annoncer. C'est encore heureux. Tu vas l'occuper cinq minutes.

MARIANNE. Comment ?

AUGUSTIN. En essayant d'être aimable.

MARIANNE. J'ai horreur de me forcer.

PETER, tendant ses lacets à Augustin. Voici mes lacets. Mais c'est bien pour Catherine.

AUGUSTIN, prenant les lacets. Je l'ai toujours pensé : l'amour soulève les montagnes.

CATHERINE. Attention ! Voici votre Clifton.

AUGUSTIN. Disparaissez, mes enfants !

(*Sonnette.*)

PETER. Une dernière recommandation, Monsieur : ne laissez percer aucune agressivité à l'égard de notre époque.

AUGUSTIN. Quelle idée ! Elle est aux mains de minus, de fous, de maquereaux et de gangsters, mais je n'éprouve contre elle aucune animosité. (*Il sort et emporte le violoncelle.*)

(*Marianne se dirige vers la porte pour ouvrir à Otis. Otis Clifton paraît. C'est un homme de trente à trente-cinq ans, porteur d'un chapeau à bords roulés et d'une serviette qui semble faire partie intégrante de sa personne.*)

OTIS. Madame Beauval ?

MARIANNE. Non : Marianne Desbois.

OTIS. Ah ! je me suis encore trompé !

MARIANNE. Non. Je suis la sœur du professeur Beauval.

OTIS. Ah ! bon. (*Se présentant.*) Otis Clifton, de la N.E.

MARIANNE. Plaît-il ?

OTIS. N.E. Nelson Electronic.

MARIANNE. Parfaitement. Je suis au courant. Chapeau ? (*Il lui donne son chapeau.*) Mon frère arrive tout de suite. Il prépare une expérience. (*Montrant la serviette.*) Votre serviette ? Est-elle détachable ?

OTIS. Oui. Oui. (*Il s'en sépare à regret.*)

(*Marianne va ranger chapeau et serviette dans le vestibule.*)

MARIANNE. *revenant.* Café ?

OTIS, *refusant.* Merci, non, madame Desbois. C'est bien « madame », n'est-ce pas ?

MARIANNE. Oui.

OTIS. Je ferai la connaissance de votre mari ?

MARIANNE. Ce sera difficile. Il est mort depuis quatre ans.

OTIS. Excusez-moi.

MARIANNE. Vous n'y êtes pour rien.

OTIS. Alors, vous vivez ici avec votre frère ?

MARIANNE. Non. J'habite la Suisse, en principe.

OTIS. Je vous félicite. C'est un pays sérieux.

MARIANNE. Oui. Heureusement, je voyage beaucoup. Je suis arrivée de Venise, ce matin, et, dans trois jours, je repars pour Londres... (*Elle s'aperçoit qu'Otis cherche quelque chose.*) Vous cherchez quelque chose ?

OTIS, *qui cherchait sa serviette.* Je suis stupide ! J'oubliais que vous me l'aviez prise ! (*Temps bref.*) Si je ne suis pas indiscret, vous allez à Londres pour... ?

MARIANNE, *ça lui échappe.* Pas pour rigoler, naturellement ! (*Elle se reprend.*) Je veux dire...

OTIS. Je pense bien.

MARIANNE. Je m'occupe d'une affaire de produits de beauté.

OTIS. Représentation ?

MARIANNE. Non, fabrication. Je suis ingénieur chimiste.

OTIS. Qu'est-ce que vous valez ?

MARIANNE, *comprenant la question au sens français.* Ah ! je n'en sais rien ! Moi, je me trouve assez bien...

OTIS. Comment ? Vous ne savez pas ce que vous gagnez ?

MARIANNE. Ah ! je n'avais pas compris ! Alors, vous croyez que ce qu'on vaut et ce qu'on gagne... ?

OTIS. Oui.

MARIANNE. Erreur ! Moi, par exemple, monsieur Clifton...

OTIS. Appelez-moi Otis.

MARIANNE. Otis ?

OTIS. C'est mon prénom.

MARIANNE. Ça me paraît un peu rapide.

OTIS. C'est un des principes de la Nelson Electronic : l'usage des prénoms crée un climat favorable à des contacts fructueux.

MARIANNE. C'est bien ce que je pensais.

OTIS. Chez nous, même les huissiers appellent le P.D.G. : Tom.

MARIANNE. Le... ? Ah ! oui. Et, dites-moi, quand vous flanquez les gens à la porte, c'est toujours par leurs prénoms ?

OTIS. Ah ! Ah ! Vous avez beaucoup d'esprit !

MARIANNE. Ne m'en parlez pas !

OTIS. En fait, Marianne, nous ne mettons jamais personne à la porte. Savez-vous pourquoi ?

MARIANNE. Parce que les gens partent les premiers ?

OTIS. Non. Parce que nous les engageons avec une grande circonspection. Nous avons même un slogan là-dessus. Je le sais en sept langues.

« Engagement précipité
Sera de courte durée.
Engagement fait prudemment
Dure au contraire très longtemps. »

MARIANNE. Mais ça rime, Dieu me pardonne !

OTIS. C'est pour qu'on s'en souvienne mieux.

MARIANNE. Je trouve ça beau comme l'antique !

« Engagement précipité
Sera de courte durée !... »

Ah ! si on m'avait dit ça plus tôt !

OTIS. A propos, je pense, votre frère ne m'en voudra pas ?

MARIANNE. Pourquoi vous en voudrait-il ?

OTIS. Parce que je vais lui poser des questions assez particulières. De nombreuses personnes détestent ça, surtout en Europe !

MARIANNE. A quoi riment ces questions ? On a écrit trois bouquins sur les travaux de mon frère. La Nelson Electronic doit pouvoir se les offrir !

OTIS. Vous voulez savoir la vérité ?

MARIANNE, *jouant sur le mot.* La vérité ? (*Petit rire.*) Avant, je ne sais jamais, et après, c'est souvent trop tard !

OTIS. Je dois savoir si votre frère et votre belle-sœur pourront s'intégrer à la Nelson Electronic.

MARIANNE. Qu'est-ce qu'elle a de spécial, votre Nelson Electronic ?

OTIS. Rien, mais c'est un groupe. Une affaire, maintenant, c'est un monde. On n'en sort pas en quittant son bureau.

MARIANNE. Et votre femme s'y plaît, dans ce monde ?

OTIS. Je suis célibataire.

MARIANNE. Je me serais imaginé que la Nelson Electronic préférerait les gens mariés.

OTIS. C'est exact. Si je n'avais pas été hautement qualifié, on ne m'aurait pas engagé. Une femme et des enfants, avec les frais que ça entraîne, stabilisent énormément un homme.

MARIANNE. Oui, ça abaisse son centre de gravité.

OTIS. Non ! ça stimule son rendement !

MARIANNE. Alors, pourquoi n'êtes-vous pas marié ?

OTIS. Je n'ai jamais rencontré une femme qui convienne.

MARIANNE. A la Nelson Electronic ?

OTIS. Oui, et également...

MARIANNE. Vous devez en demander trop.

(*Otis a un regard pour Marianne, mais Augustin et Célia paraissent. Ils sont maintenant à peu près correctement vêtus et, au propre comme au figuré, dans leurs petits souliers.*)

AUGUSTIN. Soyez le bienvenu, monsieur Clifton.

OTIS. Heureux de vous connaître, professeur. Comme je viens de le dire à Madame votre sœur, j'aimerais que nous utilisions tout de suite nos prénoms. Vous vous appelez bien Augustin ? Mon prénom est Otis.

AUGUSTIN. Ce sera un honneur pour moi. (*Il présente Célia.*) Ma femme, Célia.